

# bruits de **COOLISSES**

NUMÉRO 73 JANVIER 2016



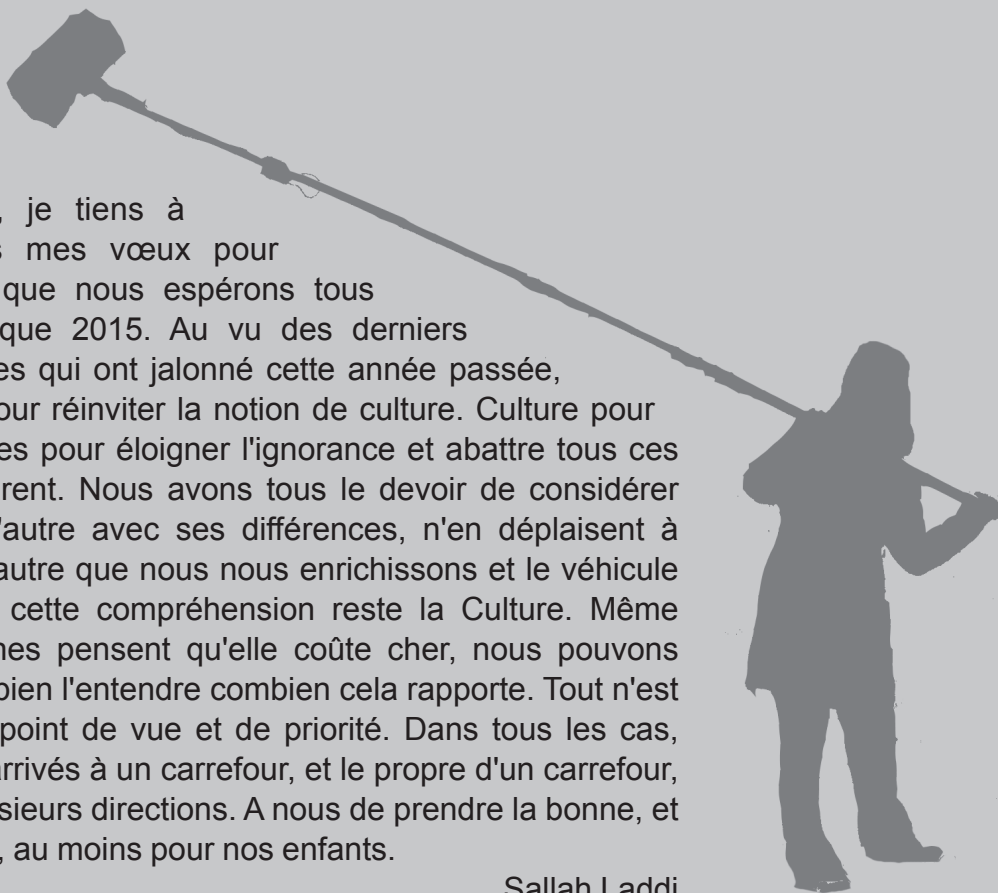


# Edito

## Culture et nous

Avant toute chose, je tiens à vous formuler tous mes vœux pour cette année 2016, que nous espérons tous bien moins agitée que 2015. Au vu des derniers événements tragiques qui ont jalonné cette année passée, des voix s'élèvent pour réinviter la notion de culture. Culture pour soi, culture des autres pour éloigner l'ignorance et abattre tous ces murs qui nous séparent. Nous avons tous le devoir de considérer et de comprendre l'autre avec ses différences, n'en déplaisent à certains. C'est par l'autre que nous nous enrichissons et le véhicule le plus approprié à cette compréhension reste la Culture. Même si certaines personnes pensent qu'elle coûte cher, nous pouvons rétorquer à qui veut bien l'entendre combien cela rapporte. Tout n'est qu'une question de point de vue et de priorité. Dans tous les cas, nous sommes bien arrivés à un carrefour, et le propre d'un carrefour, c'est qu'il invite à plusieurs directions. A nous de prendre la bonne, et si ce n'est pour nous, au moins pour nos enfants.

Sallah Laddi



### BRUITS DE COOLISSES

Directeur de la publication : Sallah Laddi  
Maquette : Frédéric Krøl  
Relecture et correction : Alain Daroux  
Photo Couverture : Pascal Héraud, tournage du film "Eat me drink me" de Pierrick Lafond

Tiré à 500 exemplaires  
dépôt légal Préfecture N°488  
N°ISSN : 1252-803X  
SIRET : 40207071800026  
APE : 5911C

### ASSOCIATION COOLISSES

13, rue de l'Aimable Nanette  
17000 LA ROCHELLE  
05.46.41.88.99  
coolisses@wanadoo.fr  
www.coolisses.asso.fr

L'Association Coolisses a été créée en 1993. Elle regroupe plus de 500 adhérents, techniciens, comédiens et figurants, répartis en Charente-Maritime et dans les départements alentour. Elle permet aux professionnels locaux du cinéma, de l'audiovisuel et du spectacle vivant, de faire le lien avec les entreprises culturelles, les prestataires de services et les sociétés de productions. Les objectifs de l'association sont d'être un lieu de ressources et d'informations au service des membres adhérents et des partenaires de l'association, et d'inciter les sociétés de production et tout autre structure audiovisuelle à venir travailler en Charente-Maritime en employant des techniciens, comédiens et figurants locaux.

#### Nos services :

- lien entre les productions et les intermittents du spectacle
- fichier de techniciens, de comédiens et de figurants
- prêt de matériel audiovisuel
- mise à disposition de bureaux et de salles de casting
- ateliers de créations de courts métrages

# LA CLARTÉ

## Le handicap en pleine lumière

**Ils sont jeunes, beaux, dynamiques. On les voit bien s'attaquer à une comédie sentimentale pour leur premier film. Mais trêve de clichés, Élodie Faria et Rémy Ratynska viennent de réaliser une œuvre singulière, sensible et drôle qui relate les péripéties d'une troupe de théâtre hors du commun.**

**Créée en 1988, la troupe de théâtre l'Envol, composée d'adultes en situation de handicap mental, a mis en scène de nombreux spectacles et parcouru les routes pour se produire. À travers ce documentaire on suit la troupe sur trois ans, de la création aux représentations de leur pièce intitulée La Clarté et autres bilogues d'après des textes de Jean-Michel Ribes.**

**Lauréat du Prix de la Première Œuvre au 35ème Festival du Film L'Acharnière de Lille, le film a repris le titre de la pièce. On peut le voir en salle depuis l'automne 2015 et il sera distribué dans plusieurs salles de Charente Maritime la semaine du 14 mars 2016.**

**Rencontre avec les réalisateurs du documentaire *La Clarté*.**

### **Comment est née l'idée du film ?**

*Elodie* : Tout d'abord avec Rémy nous organisons des soirées-débats au cinéma de Fontenay-le-Comte en Vendée. On a l'habitude de recevoir des équipes de films et de présenter des documentaires. Par ailleurs, on avait depuis très longtemps envie de réaliser un documentaire mais on ne savait pas encore bien quel sujet on allait traiter. Dans le cadre d'une soirée-débat à Fontenay-le-Comte, nous avons parlé du handicap il y a cinq ou six ans avec le film *Ya basta* de Gustave Kervern et nous avons invité la troupe de théâtre de l'Envol. On ne savait pas qu'il y avait une troupe de théâtre en situation de handicap à Fontenay. Ils sont venus voir le film et, suite à cette rencontre, est née une belle amitié et une envie de réaliser un film autour de leur aventure théâtrale.

*Rémy* : Ils nous ont montré ce qu'ils avaient déjà fait parce que cela faisait plus de vingt ans qu'ils pratiquaient en montant une pièce tous les deux ou trois ans. Ils avaient accumulé beaucoup de photos, de vidéos de tout ce qu'ils avaient déjà réalisé. Là on a senti qu'il y avait un potentiel. Il y avait un soin apporté à la mise en scène, une exigence au niveau des acteurs.

### **Et donc vous avez discuté avec eux de votre envie de faire un film ?**

*Elodie* : Oui. En fait, lorsqu'on les a rencontrés, ils démarraient tout juste les répétitions de leur pièce, *La Clarté*.

On en a discuté avec eux mais il y a eu une certaine réticence de la part de certains éducateurs qui avaient un peu peur de ce qu'on allait faire. Et puis finalement, ils nous ont donné leur accord et très vite ils se sont rendus compte qu'on n'était pas intrusif et qu'on s'entendait bien avec tout le monde. Tout c'est très bien passé par la suite.

### **Vous y alliez avec quelle fréquence ?**

*Rémy* : Ils ont fait une répétition par semaine pendant un an et demi à raison de deux heures par séance. Il y a eu également deux résidences d'une semaine. Nous on a fait quelques répétitions.

*Elodie* : On n'y allait pas toutes les semaines, seulement de temps en temps, parfois sans filmer. On a donc filmé quelques répétitions et les deux semaines de résidence. Là, on était avec eux presque 24h sur 24.

*Rémy* : Et après, on les a suivis sur deux tournées de représentation d'été à raison de trois, quatre dates. Ce qui fait qu'on les a suivis deux fois 10 jours environ en 2012/2013 ; le travail pour nous s'est étalé sur trois ans. Montage et post production inclus.

### **Vous aviez un financement pour faire ce film ?**

*Elodie* : Non, rien du tout. On a fait ça avec notre association *Kinozoom* avec laquelle nous faisons des ateliers vidéo. Ils nous ont permis de gagner un peu d'argent que nous avons investi en matériel. On a pu



comme ça disposer d'une caméra professionnelle, de matériel son. On a eu un petit financement de la fondation *Banque populaire* pour la post-production. Ils ont financé le sous-titrage et l'audio-description.

*Rémy* : On s'est posé la question du financement mais c'était notre premier projet d'envergure. Moi j'avais fait des petites choses mais plutôt en amateur, tout comme Elodie. On savait donc que ça allait durer longtemps – les demandes de subventions nécessitent d'attendre de très longs mois – et il fallait commencer tout de suite. Donc on s'est dit tant pis, pour ce film on se débrouillera tout seul. On est quand même parvenu à s'organiser, avec notre travail par ailleurs.

#### **Que faites-vous par ailleurs l'un et l'autre ?**

*Elodie* : Grâce à l'association *Kinozoom* qui nous emploie, on travaille avec un gérant de cinéma qui s'appelle *Cinéode* et qui gère une trentaine de salles en France. Pour lui, nous organisons tout l'événementiel de ses salles (soirées débats, séances cinéclub, festivals, week-ends thématiques, rencontres avec des réalisateurs, ateliers vidéo...). On gère notre temps un peu comme on veut et dans les temps forts de la réalisation, on pouvait s'organiser.

#### **Vous avez quelle formation l'un et l'autre ?**

*Elodie* : J'ai fait une maîtrise de cinéma à Bordeaux.

*Rémy* : Et moi, la même chose à Lille. Et après, j'ai fait beaucoup de stages en montage. Et puis, on s'est très vite retrouvé à travailler tous les deux sur un festival.

*Elodie* : On a aussi travaillé avec Kervern et Delépine sur l'organisation

d'un festival dans le Nord-Pas de Calais et sur un tournage du film *Ya basta* à la régie. Film sur le handicap qu'on a ensuite passé au cinéma de Fontenay-le-Comte.

#### **Vos acteurs ont déjà vu le film ?**

*Elodie* : Oui, ils l'ont vu d'abord dans le cadre d'un festival à Rennes. L'équipe a été invitée à présenter le film. Ils étaient ravis de se voir comme ça sur scène. L'équipe encadrante et les résidents étaient aussi contents de ce qu'on en avait fait. Parce qu'il n'y a pas d'apitoiement. Ils prennent plaisir à se voir et à voir aussi l'évolution de leur travail. Ils en parlent aussi très bien lors des soirées-débats.

#### **Le projet est donc né du hasard des rencontres ; mais pour aborder un sujet aussi difficile il faut avoir certaines motivations. Vous aviez déjà une sensibilité à ce genre de sujet ?**

*Rémy* : Mes parents ont travaillé dans ce domaine quand j'étais un peu plus jeune, donc j'étais baigné dans ce milieu.

*Elodie* : Moi, j'ai un oncle handicapé mental donc depuis que je suis petite, je suis confrontée à cette réalité. Et puis l'expérience *Ya Basta* nous a aussi confrontés au handicap. Je me suis sentie tout de suite à l'aise et j'ai dit plusieurs fois à Rémy que cela ne m'aurait pas déplu de faire le métier d'éducateur. Voilà, on a vite gommé le handicap et on les a pris avec leurs qualités et leurs défauts. Il y a des amitiés qui se sont créées avec certains, moins avec d'autres. Ce n'est pas le handicap qui fait que l'on accroche ou pas avec une personne. J'avais déjà été confrontée à ça sur *Ya Basta* et j'avais beaucoup aimé cette expérience ; c'est peut-être aussi pour ça qu'on a eu envie de faire *La Clarté*.

#### **C'est vrai que vous n'établissez pas de distance entre nous et les acteurs. On est vraiment toujours avec eux, proches d'eux. Le fait de n'avoir pas fait intervenir les éducateurs pour donner des explications sur l'institution, le pourquoi du comment, cela faisait partie de votre objectif ?**

*Rémy* : C'était un parti pris dès le départ. On ne voulait pas d'entretiens avec les éducateurs parce qu'il nous semblait que ce qui se déroule devant la caméra était suffisant pour comprendre les situations. Cela nous permettait de rester sur les personnages, même si certains ont beaucoup de mal à s'exprimer oralement. Ils ont quand même d'autres moyens d'expression.

*Elodie* : On voulait éviter l'effet reportage. Le film reste centré sur la genèse d'une pièce *La Clarté*. Notre but n'était pas de parler de l'institution, de la création de l'atelier théâtre. C'est vrai que parfois on ne comprend





pas bien ce qui se passe. On s'est demandé : « Est-ce qu'on garde ? ». Puis finalement on a décidé de garder ces scènes qui font partie de la réalité des répétitions. Et c'est ce qu'on a vécu. On ne comprenait pas toujours mais on s'interdisait de refaire une prise. C'est d'autant plus fort quand on voit ensuite la pièce parce que là on comprend le travail accompli.

montage, on a tout de suite essayé de passer au noir et blanc. On trouvait que les images étaient belles. Que les personnages étaient beaux en noir et blanc. Et en plus, on filmait dans des lieux qui ne sont pas toujours très esthétiques, comme des gymnases ou des choses comme ça. Le noir et blanc effaçait ça. Il donne aussi un côté intemporel.

## "C'est en avançant que l'on comprend qui fait quoi"

**Quand on entre dans le film, l'action commence mais on ne sait pas qui est qui ? Cette façon d'entrer dans le film s'est imposée à vous ou c'était un choix dès le début de votre travail ?**

*Elodie* : Là encore, on voulait éviter le didactisme. On a réfléchi et on s'est dit que le spectateur serait peut-être balloté au début mais qu'il comprendrait au fur et à mesure qui faisait quoi. Comme quand on arrive dans un milieu que l'on ne connaît pas. Il y a de l'action mais c'est en avançant que l'on comprend qui fait quoi. On a aussi voulu laisser beaucoup de plans assez longs. De silences. C'est lent. Eux sont lents et on s'est calé sur leur rythme.

**Votre film est diffusé en noir et blanc ce qui lui apporte une certaine élégance. Et le contraste du noir et blanc est en cohérence avec les nombreuses zones d'ombres du récit. C'était un choix dès le début du projet ?**

*Elodie* : L'un et l'autre, on aime beaucoup l'esthétique du noir et blanc. En fait, on a tourné en couleurs et au

**Le film a commencé à tourner en salle, combien de séances avez-vous faites ?**

*Elodie* : Il est sorti dans une vingtaine de salles. Et nous avons été présents à une vingtaine de projections.

**Votre public c'est en général des gens qui sont sensibles à la problématique du handicap ?**

*Rémy* : Pas nécessairement. Les salles font une bonne communication et on attire aussi un public de cinéphiles.

**Il y a beaucoup de films sur le handicap ?**

*Elodie* : Pas mal de fictions parlent du handicap ou développent la problématique d'un handicapé : *Le huitième jour*, *Les intouchables*... Et je pense surtout à *Gabrielle* le film canadien de Louise Archambault sorti en 2013. C'est une fiction mais elle met en scène des personnes handicapées qui jouent leur propre rôle. Là, c'est une chorale que l'on suit. Et puis il y a aussi beaucoup de documentaires avec un aspect médical. Mais ce n'était pas ce qu'on voulait faire.

**Quels sont vos projets à venir ?**

*Elodie* : Le distributeur s'est donné un an pour projeter le film. Donc, dans un avenir proche, on a ça devant nous. Et puis on réfléchit tout doucement à un nouveau projet. On a pas mal d'idées.

**Vous pouvez nous parler de ce nouveau projet ?**

*Elodie* : En fait, on aimerait faire une fiction. Mais il nous faut avoir une production, un budget. On en est loin. Et puis les choses ne sont pas encore bien cernées. Mais on est conscient que l'on changerait de dimension. Pour un documentaire, on est assez libre de s'organiser mais pour une fiction, il y a énormément de contraintes, une équipe plus conséquente, des acteurs... Ce sera peut-être une adaptation.

*Rémy* : Et peut-être un autre projet avec la même troupe de théâtre, peut-être de fiction...

Propos recueillis par Patrick Colin

Tout savoir sur La Clarté :  
[www.laclartefilm.com](http://www.laclartefilm.com)

Facebook du film :  
[www.facebook.com/laclartefilm](https://www.facebook.com/laclartefilm)



Rémy Ratynska et Elodie Faria



# Bruno Lugan

## Directeur de collection

**D**epuis quelques années les séries télévisées drainent un public toujours plus nombreux. Si les étasuniens sont depuis longtemps très bien organisés pour nous offrir des œuvres de grande qualité, la France restait un peu à la traîne malgré quelques beaux succès. Manque de moyens, prééminence du film de long métrage, séries américaines moins chères... autant d'arguments en défaveur du développement de séries made in France. Mais les temps changent, c'est ainsi que les premiers scénaristes estampillés « série tv » viennent de sortir de la célèbre Fémis. C'est surtout une nouvelle génération de scénaristes qui s'est fait la main sur des séries « grand public » que l'on voit maintenant apparaître aux génériques de séries plus prestigieuses comme « Le village français » ou « les revenants ». Malgré la faiblesse chronique des moyens et une considération qui fait encore défaut, la profession s'organise peu à peu. Pour comprendre le fonctionnement de la fabrication de l'une de ces séries de flux nous avons interrogé Bruno Lugan qui, en sa qualité de directeur de collection, coordonne actuellement le travail d'un groupe d'auteurs pour une série de TF1 : « Petits secrets entre voisins ».

**En quoi consiste le métier de directeur de collection d'une série télé ?**

Quand la chaîne a décidé d'accepter tel ou tel programme, elle valide une bible. Nous, directeurs de collection, on est engagé à la faire respecter, ainsi que tous les scénarios – du synopsis à la continuité dialoguée – que nous envoient les auteurs dont on a la charge. Les auteurs doivent entrer dans les cases définies par la charte, la bible. Ils doivent respecter son cadre et ses contraintes. C'est-à-dire que comme on tourne 26' en deux jours, il y a plein de choses que l'on n'a pas le droit de faire : multiplier les décors, les personnages, les costumes, qu'un tel personnage ne peut pas être dans deux décors parce qu'il aura deux jours de tournages alors qu'on l'a prévu pour un seul jour, etc. Toutes ces contraintes doivent être respectées en amont. On doit par exemple, dès le travail d'écriture, s'arranger pour que ces deux décors soient tournables en deux jours. Un jour par décor parce qu'on a une seule équipe de tournage. Mais ça n'empêche pas de raconter de belles histoires.

**Cela veut-il dire que le directeur de collection a des notions de technique cinéma ?**

Des notions de production, oui. Mais ça s'apprend vite. Quand on se plante une fois et qu'il faut réécrire

toute l'histoire parce qu'on a mis cinq décors, par exemple. C'est là que la contrainte est intéressante parce qu'on est obligé de raconter des histoires qui tiennent la route dans un contexte bien précis.

**Qui écrit la bible ?**

C'est au niveau de la production que l'on définit une bible. Par exemple, pour une nouvelle série, j'ai personnellement co-écrit l'épisode zéro et c'est ce qui va tenir lieu de bible, de charte. Sur ce genre de programmes, on n'a pas le droit à plus de quatre personnages principaux. En termes de figuration, on a droit à un figurant et une silhouette. Voilà les contraintes avec lesquelles on doit tisser une histoire. On est proche des obligations théâtrales.

**Vous fédérez combien d'auteurs ?**

Dans le jargon on appelle ça un bloc. Sur un bloc, en six semaines, je dois traiter 8 ou 9 scénarios, du synopsis à la version définitive et il y a huit ou neuf auteurs. Quand ils travaillent en binômes j'en ai peut-être quatorze ou quinze.

**Il y a plusieurs directeurs de collection sur une série ?**

Oui. Par exemple, on a une commande de TF1 d'environ 80 épisodes mais moi je ne peux pas faire les 80. En fait, tout va très vite. C'est-à-dire qu'aussitôt que la

chaîne a accepté la version définitive du scénario, il est tourné quinze jours plus tard. Donc il faut aller vite. En ce moment, on est quatre directeurs de collection sur cette série.

### **Combien de temps passe un directeur de collection sur une série ?**

J'y suis depuis un an mais c'est un travail de flux, tant que la chaîne décide de continuer la série, ça n'arrête pas.

### **Comment devient-on directeur de collection ?**

On est d'abord auteur soi-même. Et après, comme toujours dans ce métier, ça se fait par connaissance. Pour moi, c'est une productrice qui me connaissait et qui m'a demandé si ça m'intéresserait d'être directeur de collection sur cette série.

### **Il faut des qualités particulières pour remplir cette fonction ?**

Oui. C'est vrai que parfois les synopsis ne tiennent pas totalement la route et il faut rebondir, les redresser, assez rapidement pour proposer aux auteurs des changements qui leur permettent de remettre leur synopsis sur les rails. Il faut être très réactif.

### **Qui écrit les synopsis ?**

Généralement cela se fait à partir d'ateliers composés d'auteurs qui sont là depuis longtemps. Ils arrivent avec des idées et ils phosphorent pendant une semaine. A l'issue de ces ateliers, une vingtaine de synopsis sont validés. L'intérêt c'est que tous ces auteurs regroupés savent déjà ce qui s'est fait précédemment et vont éviter les redites. A côté de ça, il y a des auteurs indépendants qui envoient des pitches, disons sauvages. Ces synopsis peuvent aussi être validés.

### **Une fois les synopsis validés, c'est vous qui les distribuez aux auteurs ?**

Non, derrière chaque synopsis il y a un auteur. Généralement, c'est l'auteur qui a eu l'idée en atelier qui va développer son synopsis. Parfois certains auteurs reçoivent des synopsis qui ne leur appartiennent pas mais ce n'est pas le plus fréquent.

### **Est-ce qu'il arrive que sur le tournage on ait besoin de l'auteur pour réécrire un bout de dialogue ?**

Non, parce qu'il y a des coordinateurs

d'écriture en bout de course qui peuvent in extrémis changer une phrase, un mot, une séquence, en collaboration avec le réalisateur. Mais on passe par tellement d'étapes en amont qu'il n'y a généralement pas de problèmes d'écriture.

### **Quelles sont ces étapes ?**

Moi je reçois le synopsis. Je travaille avec mes auteurs un premier séquenceur, puis un deuxième si nécessaire. Ensuite il écrit une première version dialoguée et éventuellement une deuxième dont je suis garant. C'est ce que je vais proposer à mon chef de projet ou à mon directeur artistique qui va me faire des remarques. A partir de là

## ***"En six semaines je dois traiter huit ou neuf scénarios"***

deuxième continuité dialoguée, je suis responsable jusqu'au tournage de tout ce qu'il y a dans ces scénarios. Donc si mon chef de projet me dit que c'est mauvais, il faut tout recommencer. Mais je suis alors le seul maître à bord pour tout recommencer et j'ai seulement quelques jours pour la réécriture. Je ne peux plus solliciter les auteurs parce qu'on n'a plus le temps. J'ai validé sa version, c'est donc de ma responsabilité. Après ça,

reste en facture. Et à la diffusion, je touche des droits d'auteur sur chaque scénario.

### **Cette expérience va-t-elle changer votre façon de travailler comme auteur dans l'avenir ?**

C'est évident que cela change la façon de travailler. Comme l'expérience que j'ai acquise dans le programme court qui m'a appris le rythme de la comédie. Là, j'ai appris l'efficacité du découpage technique. De la précision. Mais j'ai aussi appris sur le plan artistique. Quand il faut régler des problématiques de situations ou de personnages, j'ai acquis les codes, les armes pour affronter ça. C'est ce qui rend la chose intéressante.

### **Ce travail collectif vous convient ?**

Oui. J'ai l'habitude, dans le théâtre c'est aussi comme ça. On a des périodes solitaires et des moments où on se retrouve tous à ramer sur le même projet. J'aime bien les deux. D'ailleurs, la plupart du temps, le directeur de collection c'est un type seul au téléphone qui travaille avec un groupe disséminé dans l'espace mais dans un esprit collectif.



je retravaille la continuité, lui en remet une couche si nécessaire et après, ça va à la chaîne. TF1 regarde. Si ça marche, ça part en tournage. Sinon, là c'est mon chef de projet qui va reprendre ce qui ne va pas.

### **Combien avez-vous traité de scénarios en un an ?**

Ca va faire environ 50 scénarios de 26' que j'ai co-écrit.

### **Comment est-on payé ?**

Une petite partie en salaire et le


### **Alors l'avenir ?**

Je termine la série au mois de mars 2016. Puis il y a une pause dans la production. Après je ne sais pas pour l'instant. J'ai plusieurs choses dans les tiroirs, un long métrage, deux pièces de théâtre qui m'attendent impatiemment, un ou deux programmes courts et puis je vais sans doute répondre à des appels d'offre des chaînes qui cherchent des 26'. Ce ne sont pas les projets qui manquent.

Propos recueillis par Patrick Colin

# Nessim B.

# La voix de son être



**Nessim Bismuth. Musicien, compositeur, chanteur, est surtout une corde sensible qui vibre aux airs du temps. Ses mélodies ne ressemblent à aucune autre. Elles empruntent leurs circonvolutions aux quatre coins cardinaux. Sa voix nous promène du grave et puissant baryton à la légèreté du contre alto. Une originalité qui ne s'arrête pas à sa seule tessiture mais s'exprime aussi dans des textes dont la magie tient à un génial collage linguistique. La singularité de son parcours est à elle seule une belle histoire que l'artiste a évoquée pour nous lors d'un entretien dans son studio rochelais.**

Le parcours professionnel du musicien commence à Paris où il vit depuis sa tendre enfance. Un beau jour des années 70, les hasards de la vie lui font rencontrer des gens qui étaient sculpteurs et tailleurs de pierre au château de Blois. « On a discuté et ils m'ont convaincu que ce métier était fait pour moi. ». S'en suivent trois ans de formation et quinze ans comme artisan tailleur de pierre.

Et la musique dans tout ça ? « En fait, j'ai toujours fait de la musique mais je suis totalement autodidacte. J'ai appris à jouer de la flûte dès 6 ans. A 18 ans, j'étais virtuose de cet instrument. Et puis j'ai commencé à écouter beaucoup de musique sud-américaine. A cette époque, presque tous ces pays étaient sous des régimes totalitaires et il y avait beaucoup de réfugiés politiques qui venaient en France. Beaucoup étaient musiciens. J'ai joué avec *Los Catchakis* et d'autres encore. Je faisais beaucoup de remplacement de musiciens. Je connaissais très bien leurs morceaux que j'avais appris à l'oreille ». La grande vague de musique anglo-saxonne ne laisse pas insensible notre ami qui se met à la guitare dans l'ombre d'un Neil Young, entre autres.

Nessim ne fait pas que jouer de la flûte et de la guitare, il chante beaucoup, depuis l'âge de 15 ans et sa voix

couvre un large spectre. « Un jour, beaucoup plus tard, j'ai dîné avec une prof de danse au conservatoire qui m'a conseillé de prendre des cours de chant. Ce que j'ai fait. J'ai passé le concours du conservatoire à 27 ans à Poitiers. J'étais le seul qui travaillait en même temps ; tous les autres étaient étudiants. Je quittais mon travail de tailleur de pierre à Blois tous les jeudis soirs et j'allais directement au conservatoire à Poitiers ».

Tailleur de pierre, musicien, chanteur, comment tout cela peut bien s'articuler ? « Je taillais la pierre mais le week-end j'allais jouer et chanter dans les bars ». Et c'est là qu'un jour, un metteur en scène aveugle tombe sous le charme de son univers musical et de sa voix particulière. Il l'aborde et lui propose de faire la musique de la pièce de théâtre qu'il était en train de monter : un Monte-Cristo avec 19 comédiens, à Saint Jean d'Angély. Sans expérience, il se lance et boucle la musique en 15 jours. Le succès est au rendez-vous et après trois mois de tournée il rentre pour reprendre la taille de pierres. Mais très vite le bouche à oreille fonctionne et on l'appelle pour faire des musiques de spectacle. « A partir de là, j'ai enchaîné avec d'autres metteurs en scène de spectacles et de fil en aiguille, j'ai travaillé pendant 25 ans pour le spectacle vivant. La musique a pris le pas sur la pierre.

Chaque discipline demandant beaucoup de temps, il m'a fallu choisir l'une ou l'autre. Mais j'ai hésité pendant 3 ans ».

Au-delà de ses talents musicaux, Nessim c'est d'abord une voix qui couvre un large registre. « Je suis baryton et contralto. Mais ma voix a changé avec le temps, elle a pris du grave. Avant j'étais ténor et contre-ténor ». Cette voix, il a fallu la dompter, la poser, lui donner des limites. Ce qui n'a pas été sans quelques conflits avec sa prof du conservatoire. « Elle ne voulait pas que je mélange mes voix. Ca ne se faisait pas. C'était la méthodologie du conservatoire, et puis il n'y avait pas vraiment de partitions pour ça. En musique contemporaine mais pas en classique. Elle ne voulait pas non plus que je chante en voix de contralto. Moi je lui parlais de Mahler qui avait des voix de contralto mais c'était pour des femmes. Non, elle voulait que je chante en contre-ténor : Mozart, les italiens... Elle me disait que ma voix n'était pas faite pour le baroque, pas pour Purcell ni tout ça ». Il quitte donc le conservatoire pour retrouver sa liberté et l'aventure du spectacle vivant avec des Philippe Genty ou autres pour le théâtre ou pour la danse. Avec sa musique mais quelque fois avec celle des autres, juste pour le chant : « c'était des improvisations sur de la musique déjà



écrite, mais on ne m'a jamais imposé quelque chose. Je faisais plusieurs versions, des chants en voix de tête, en voix de baryton, des fois le mélange des deux. Parfois il y avait des textes parfois rien. ».

Le texte justement, encore une singularité de Nessim. « Quand j'ai commencé à travailler pour le théâtre, je me suis rendu compte que chanter sans texte ça manquait de relief sur le plan artistique donc je disais au metteur en scène : j'aimerais bien écrire un texte ». Mais le texte c'est le théâtre donc pas question pour le musicien d'écrire une ligne de texte. « Invente des paroles mais pas reconnaissables » lui lance le metteur en scène. Et voilà notre créateur parti pour une aventure hors normes : écrire des textes sans langue. « Ca m'a pris beaucoup de temps. Il a fallu que je

## ***"La magie de la musique c'est qu'on ne sait pas pourquoi ça marche, alors qu'on mélange des choses qui n'ont rien à voir entre elles."***

trouve une méthode et au début, je me suis un peu basé sur le sanscrit et d'autres langues plus musicales que d'autres. J'ai emprunté aussi un peu à l'espagnol. J'ai invité des textes, j'ai mélangé de l'hébreu, de l'arabe, du persan ». Chaque mot est assemblé comme de la marqueterie qui réunit des bois très différents avec des couleurs différentes. « La magie de la musique, c'est qu'on ne sait pas pourquoi ça marche, alors qu'on mélange des choses qui n'ont rien à voir entre elles. C'est aussi le cas avec les images : j'ai fait des musiques qui n'avaient rien à voir avec ce que racontait l'image ».

Un collage linguistique qui crée parfois des confusions dans l'imaginaire des spectateurs. « Souvent, à l'issue de mes concerts, les gens me disent : "Ah ! Ça c'est un chant russe !" ou un autre "Oh ! Ça c'est breton !" ou encore "C'est de la musique espagnole qui vient de tel ou tel endroit !". Sauf que ce ne sont pas du tout mes références. Mes seules références solides viennent de la musique sud-américaine ou anglaise des années 60/70 ». Cette marqueterie sonore n'est pas la seule à interpeller le spectateur. En concert, la voix du chanteur elle-même ne colle pas avec l'image qu'offre le personnage sur

scène. « Mon physique ne correspond pas du tout à ma voix. Comme ma musique qui est difficile à mettre dans une case. La SACEM me demande souvent : "quel style ?". Je finis pas dire que c'est de la world music alors que ce n'est pas ça en vérité. Mais les gens ont besoin de vous cataloguer. Pour moi ça a toujours été un handicap de ne pas pouvoir expliquer ce que je faisais. ».

A la manière de Michel Audiard, on pourrait dire que Nessim fait dans le bizarre. « Oui, mais je ne sais pas pourquoi. Par exemple, pour mes déclarations de droits d'auteur, la SACEM me demande le texte de l'une de mes musiques que j'avais écrit pour un spectacle avec un accordéon. Le texte, c'est du charabia, du yaourt. Le morceau dure 11 minutes mais il m'a fallu trois jours pour le transcrire.

J'invente chaque mot, ce n'est même pas phonétique, ce sont des mots. Ca m'a pris deux heures pour improviser musique et chant et trois jours pour le transcrire. C'est la rigueur de l'institution mais je ne rentre pas du tout dans ses cases. Pour la SACEM, je suis un Ovni ! »

L'artiste n'a pas échappé aux écrans radar de l'audiovisuel et il a écrit de nombreuses musiques pour les documentaires et courts métrages. En rencontrant toujours la même difficulté de ne pas entrer dans une case :

« c'est toujours le problème de ne pas correspondre à un genre particulier. Je peux travailler à la commande sans problème, mais ce qui me fait le plus plaisir, c'est quand on choisit des choses que j'ai déjà écrites ».

Autre corde à son arc, Nessim fait dans la musicothérapie. C'est une danseuse chorégraphe pour laquelle il avait créé des musiques quelques années plus tôt et qui s'est reconvertie dans ce secteur qui l'a embarqué dans cette nouvelle aventure. « On a commencé avec percussions et chants et de fil en aiguille, ça s'est étoffé. Et on s'est rendu compte que les participants dansaient mais parlaient beaucoup. Ma musique favorisait la parole. Je ne sais toujours pas pourquoi mais ils parlent, et ils parlent ensemble ».

Difficile de faire entrer dans le petit espace de ce papier l'ensemble des activités de ce qu'il faut bien appeler un homme orchestre. Et si son parcours récent l'a emmené à créer des spectacles pour enfants à la manière de Pierre et le loup, sa dernière initiative révèle une authentique passion pour son métier. « J'ai monté ce que j'appelle le Cercle de chant où je fais chanter les gens qui en ont envie. C'est essentiellement ludique. Pas de notion commerciale là-dedans. Je fournis le cadre et les gens viennent en amateur. Pour le plaisir. Pour se transcender. Que demander de mieux à la musique et au chant ? ».

Propos recueillis par Jeanne DUBUCH

En savoir plus sur Nessim B.  
<http://nessimb.com/>





# QUE FAIT-ON AUX ATELIERS DE CREATION COOLISSES ?

**D**ans une ambiance conviviale, réunion tous les mardis à 20h dans les locaux de Coolisses, d'un groupe de passionnés de cinéma, tous bénévoles. Cet Atelier est ouvert à tous les adhérents qui souhaitent exercer leurs talents (comédiens, auteurs, techniciens, débutants ou confirmés). L'activité n'exige pas de connaissances particulières et accueille tous ceux qui ont simplement l'envie de participer et d'apprendre. La finalité est la production de courts métrages, réalisés au sein d'une équipe motivée, avec en prime une très belle aventure humaine.

## Interview Ateliers : Dominique MARION-BRIERE, 55 ans

**Tel épris est le premier court-métrage que tu réalises ?**  
Oui !

**Tu as participé à des tournages avec les équipes des Ateliers comme scripte et comédienne. Une expérience enrichissante ?**

Depuis longtemps j'avais envie d'être comédienne et j'ai pris beaucoup de plaisir... Et c'est en voyant l'envers du décor, le travail des techniciens

que j'ai eu la curiosité de m'essayer à la réalisation.

**Comment t'es venu l'inspiration pour l'écriture de ton scénario ?**

Curieusement, c'est un comédien, Jean-Claude Ruelle qui m'a inspiré pour mon scénario. Je l'ai écrit pour lui.

**Qu'est-ce qui t'as inspiré chez ce comédien ?**

Sa personnalité énigmatique, son physique particulier.

**Et tu n'as pas été inspirée par un ou plusieurs films ?**

Pas du tout ! Je cherchais une histoire ambiguë... entre douceur et perversité et je savais que Jean-Claude, qui tient l'un des rôles principaux, serait capable de jouer sur ces deux aspects.

**Pourquoi as-tu choisi de tourner ton film en noir et blanc ?**

Si j'ai choisi de tourner mon film en noir et blanc, c'est qu'au départ, je voulais une ambiance très "polar année 50-60". Je m'en suis un peu éloignée mais j'ai gardé l'idée du

## FONCTIONNEMENT DES ATELIERS (1er cas)

Un adhérent se présente pour la première fois à la réunion du mardi soir. Il n'a pas de scénario à proposer, ne connaît rien à la technique, mais il est plein de bonne volonté.

Selon les besoins des projets en cours, il pourra aider le réalisateur dans la préparation de son film (trouver les décors, les accessoires...), assister l'équipe technique pendant le tournage, être figurant ou même comédien. La plupart des participants ont commencé ainsi !

noir et blanc pour ses contrastes intéressants et le ton "intimiste" que ça donne à l'image. Et je ne le regrette vraiment pas !

**Quelles difficultés as-tu rencontrées sur ce premier tournage ?**

Ma plus grande difficulté était mon manque de connaissances techniques... Mais j'ai trouvé une aide précieuse en la personne de Patrick Colin de Coolisses. Il m'a beaucoup appris par son expérience et son professionnalisme.

**Si je comprends bien, il a été ton mentor sur ce projet ?**

Exactement ! D'autant qu'il a concrètement participé à l'élaboration de mon scénario.

**C'est un bel exemple du travail d'équipe aux Ateliers de Création !**  
Absolument ! Et à propos d'équipe, je dois également beaucoup à tous les participants à ce projet.



### As-tu de nouveaux projets ?

Oui, je travaille sur l'écriture d'un scénario tiré d'une pièce écrite par les membres de La salade de rire, mon ancienne troupe de théâtre. La pièce n'a jamais été jouée.

### Tu as goûté au théâtre et au cinéma. Que préfères-tu ?

L'approche est différente. J'aime les deux, mais aux Ateliers, c'est le cinéma qui prime. Cependant, j'ai très envie d'alterner avec le théâtre.

Propos recueillis par Jean-Pierre BOUTAUD

## Interview Ateliers : Pierrick LAFOND, 29 ans

### Au regard de ta filmographie, tu sembles plutôt orienté vers des films de genre : fantastique et horreur.

Exact ! Adolescent, je regardais beaucoup ce genre de films en VHS et à la télé. Le cinéma était pauvre en films de genre à la fin des années 90.

### Quel film t'a le plus marqué ?

Il y en a beaucoup mais si je ne devais en retenir qu'un, certainement *Halloween* de John Carpenter.

### Tu navigues entre plusieurs styles. Est-ce volontaire ?

Complètement ! Cela me permet de m'essayer dans des genres différents. Par exemple, *Ward* est plutôt une forme d'hommage à la célèbre série américaine *La 4ème dimension*. Pour *Eat me drink me*, je suis allé vers le conte fantasy. Je trouve ça intéressant autant pour moi que pour l'équipe qui m'entoure. Ils



peuvent eux aussi participer à différents univers et ne pas se lasser de mes projets en se disant : "On participe à une réalisation de Pierrick, on va avoir notre lot d'hémoglobine" !

### Aurais-tu envie un jour de réaliser une comédie ?

J'ai effectivement dans les tiroirs un scénario basé sur une comédie romantique.

### Et tu comptes l'adapter bientôt ?

Ce n'est pas pour l'instant ma priorité. Ça mérite d'être retravaillé.

### Alors, quelle est ta priorité ?

Je planche sur d'autres scénarios. Mais ma priorité reste ma dernière réalisation actuellement en post-production.

### Quel genre ?

Horreur ! Une référence au *Frankenstein* de Mary Shelley et à différentes adaptations qui en ont été tirées.

### Tu peux nous en dire plus ?

Ca s'appelle *Black spider*, mais je ne souhaite rien dévoiler de plus pour le moment.

### La date de sortie est prévue pour quand ?

Sans doute en avril prochain.

### Pourquoi la majorité des titres de tes films sont en anglais ?

En fait, je ne trouve pas les titres adaptés en français... par exemple, pour *Eat me drink me* il s'agit d'une référence à *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll. *Seek and destroy* m'a posé beaucoup de

## FONCTIONNEMENT DES ATELIERS (2e cas)

Chaque participant aux ateliers peut apporter un projet écrit (scénario) qu'il souhaite réaliser. Dès lors, il contacte les comédiens qu'il pressent, éventuellement des figurants (un fichier comédiens et figurants est à disposition dans la base de Coolisses). Puis il organise les répétitions, constitue une équipe de techniciens (chef opérateur, cadreur, ingénieur du son, perchman, assistants, scripte, maquilleur/coiffeur et un monteur pour finaliser son projet). Il doit aussi arrêter ses dates de tournage, faire le repérage des lieux de tournage, éventuellement demander les autorisations de tournage, réserver le matériel nécessaire qu'il peut emprunter à l'association.

En amont de la mise en production, il doit répondre aux nombreuses questions que pose un projet : en premier lieu sur la faisabilité du projet (budget, durée du tournage, lieux, etc.) et sur les éventuels coûts liés au tournage (déplacements, repas de l'équipe, frais des consommables...) qu'il va devoir prendre en charge car c'est lui qui assumera l'entière responsabilité du projet. Au cours de toutes ces étapes, il sera assisté et conseillé par les membres de son équipe et plus généralement par les participants aux ateliers notamment lors des réunions du mardi soir. A noter que chaque adhérent est couvert par l'assurance de l'association lors d'un tournage.

problèmes, du coup c'est un titre de Metallica qui s'adapte bien à l'esprit que je voulais donner au film. Lorsque le titre est une référence, je préfère ensuite la laisser en version originale.



### Tu es une sorte de boulimique de réalisations depuis 2014 ?

En réalité, j'avais depuis longtemps des projets sous le coude et mon arrivée chez Coolisses, au sein des Ateliers de Création, m'a permis de les concrétiser. L'exemple le plus parlant est celui du film *Le repas*. J'ai écrit le scénario en 2006 ! Mais c'était une période où j'avais du mal à réunir une équipe autour de moi.

### Tu es très polyvalent, puisque tu donnes beaucoup de ton temps pour d'autres projets (comme premier assistant, cadreur, preneur de son, silhouette...).

Normal, c'est une sorte d'échange avec l'équipe. Ce qui est d'ailleurs dans l'esprit même du mode de fonctionnement des Ateliers de Création de Coolisses.

Propos recueillis par Jean-Pierre BOUTAUD

Retrouvez les films des ateliers sur le site internet de Coolisses, rubrique Ateliers

**En 2016  
adhérez à  
COOLISSES**



**Et multipliez vos chances de participer à des tournages en tant que  
techniciens / comédiens / figurants**